

SIGNES DES TEMPS

117 LE BLOC-NOTES
de Xavier Debontride

120 Critiques de livres

127 À écouter



LE BLOC-NOTES

XAVIER DEBONTRIDE, rédacteur en chef de Place Publique Rennes

ÉCLIPSE ET GRANDES MARÉES

Les phénomènes naturels fascinent toujours autant, au risque de décevoir ceux qui en attendent trop ! En témoigne l'engouement exceptionnel du public pour les grandes marées, dites « du siècle », fin mars. Hôtels pris d'assaut, foule des grands jours sur le Sillon à Saint-Malo, embouteillages de camping-cars dignes d'un 15 août dans les stations balnéaires de la Côte d'Émeraude. Et pour finir, comme un léger parfum de déception dans l'air, les vagues n'ayant finalement pas fait autant le spectacle qu'espéré. Fébrilité identique, au même moment, pour guetter l'éclipse solaire. Là encore, les polémiques sur le fameux principe de précaution auront été vaines, tant l'événement, dans nos régions en tout cas, aura été « éclipsé » par un impénétrable plafond nuageux ! Dans les deux cas, on ne peut que se réjouir de l'intérêt du public pour ces curiosités scientifiques et ces spectacles grandioses offerts par la nature. Mais pourquoi, dès lors, se comporter comme un consommateur blasé si le résultat n'est pas aussi impressionnant qu'attendu ? Ces mouvements d'humeur collectifs laissent entrevoir les effets malsains d'un consumérisme banalisé. Et si on réapprenait simplement à savourer le moment présent, sans râler ? Ça ne ferait peut-être pas de vagues, mais quelle sérénité retrouvée !



DÉFERLANTE DÉPARTEMENTALE

Autre vague, bleue celle-là, sur les départements au second tour des élections. En Bretagne, la bascule des Côtes d'Armor fait figure de symbole. En Ille-et-Vilaine, la gauche est parvenue à conserver la majorité, non sans quelques frayeurs avant le premier tour. Partout, la poussée du score du Front national – moins forte toutefois dans les terres tempérées de l'Ouest – envoie un signal qu'il convient d'entendre. Mais comment interpréter des résultats marqués par un taux d'abstention si élevé ? Que nous disent les électeurs qui, scrutin après scrutin, désertent l'isoloir ? Comment conti-

nuer à « faire société » en refusant les outils d'expression – même imparfaits – offerts par notre système démocratique ? Dans un monde où grondent les menaces, où les drames et la barbarie se succèdent sans répit, il serait sans doute temps que nous prenions conscience de la chance collective qui est la nôtre, de vivre au cœur d'un territoire harmonieux et nourri de valeurs fortes. Et où la liberté d'expression par le vote est garantie par la Constitution. Les urnes ne doivent pas être, demain, uniquement remplies des cendres de nos regrets.

LA CULTURE RENNAISE EN DÉBAT

États généraux de la culture : voilà un intitulé qui renvoie à l'imaginaire des grandes heures de la Révolution ! En décidant d'ouvrir le débat avec les acteurs culturels rennais, d'avril à octobre, la municipalité prend le risque de la contestation et suscite de vrais espoirs. Lors des deux premières journées de lancement de la démarche, les 2 et 3 avril, des critiques se sont élevées, des interrogations ont été exprimées sur les choix politiques d'accompagnement de la culture locale par la collectivité. Avec, en ombre portée, la perspective hélas bien réelle d'une réorientation des aides financières apportées,

dans une logique de rigueur budgétaire accrue. C'est dans ce contexte contraint que Rennes se rêve en « ville laboratoire, ville des innovations artistiques et culturelles », selon la formule employée par la maire Nathalie Appéré dans son discours d'ouverture des États généraux, aux Champs Libres. Un laboratoire, c'est ce qui permet la libre expérimentation, les essais, les erreurs. Pour cela, l'espace public offre un lieu idéal de rencontres, de frottements, de surprises. Et si le fameux « esprit du 11 janvier » consistait aussi à redescendre dans la rue pour aller à la rencontre de son voisin, pour partager des mots, des notes et de l'émotion ? Il est temps que la culture prenne à nouveau de la place sur les places et les boulevards.

LE CROWDFUNDING A LE VENT EN POUPE

Le *crowdfunding*, en français « financement par la foule », connaît un bel essor dans de nombreux domaines, et notamment la culture et les médias. Deux exemples récents, parmi beaucoup d'autres : l'appel lancé par l'écrivain Hervé Commère – qui avait publié une savoureuse nouvelle dans notre rubrique Rennes des écrivains (*Place Publique* #30) – pour aider à la création d'une œuvre théâtrale jouée par la Compagnie L'Établi créée par sa compagne Chloé au prochain festival d'Avignon. Le projet s'intitule Dire ou ne pas dire, on peut le financer sur le site KisskissBankbank à hauteur de 4 300 euros. Et, c'est le principe du *crowdfunding*, les généreux donateurs recevront des contreparties, sous forme d'invitations ou, plus original, d'une nouvelle écrite par l'auteur et intégrant des mots choisis par eux ! Plus aventureux encore, le projet des Routes de la vodka porté par notre confrère Nicolas Legendre, chef de la rédaction du *Mensuel de Rennes*, qui se lance en juin dans un projet de livre-reportage au cœur

de l'âme russe. Là aussi, les soutiens sont les bienvenus, via le site Ulule. En retour, pas de bouteille de contrebande, mais des carnets de voyage dédicacés.

LA FRENCH TECH EN ORDRE DE MARCHÉ

Mois après mois, l'équipe rennaise du numérique prend ses marques, sous le label de la French Tech Rennes, qui prend la suite de la Cantine numérique. Dernier épisode en date, et non des moindres : la création de la structure en charge de coordonner les initiatives digitales du territoire rennais et malouin. Avec la nomination d'un directeur général au parcours très interna-

“ Il est temps que la culture prenne à nouveau de la place sur les boulevards. »

tional, Stanislas Hintzy. Cet amoureux de la Bretagne travaille depuis plus de vingt ans dans le monde de l'Internet. Il a notamment exercé ses talents dans des sociétés américaines et finlandaises, et pilotait ces derniers mois le développement international de la plateforme de diffusion de musique haute définition Qobuz. Il doit à présent faire rayonner les pépites numériques rennaises en transformant les discours marketing en réalisations concrètes. « Je suis actuellement en phase d'immersion, j'écoute et je lis beaucoup pour comprendre l'écosystème », confiait-il le jour de son installation, dans les locaux du New Mabilay, l'ancien siège de France Télécom transformé en immeuble de bureaux très tendance qui accueillera en

septembre les équipes de la French Tech Rennes. L'accueil de l'écosystème, en tout cas, paraît très positif.

PLACE PUBLIQUE NUMÉRIQUE

Et si le vieil antagonisme entre les pixels et le papier était dépassé ? On peut à la fois être hyperconnecté et aimer se plonger dans un « vrai » livre ou feuilleter une revue comme *Place Publique*. Une nouvelle fois, le festival Rue des Livres, à Maurepas, nous a permis d'aller à la rencontre de nos lecteurs et de constater que d'une année sur l'autre, la revue avait gagné en notoriété et en visibilité. Durant ce week-end, les lecteurs-visiteurs se sont bousculés sur les stands pour retrouver leurs auteurs préférés ou remplir les rayonnages de leur bibliothèque. Cet appétit pour la chose imprimée, que nous avons longuement évoqué dans le dossier de notre numéro 28, n'empêche pas *Place Publique* d'améliorer sa présence numérique. Notre site internet (www.placepublique-rennes.com) s'apprête à faire peau neuve. Nous l'évoquerons à nouveau dans un avenir proche ! Une évolution à laquelle sera sans doute sensible le nouveau patron de la French Tech Stanislas Hintzy, qui confie avoir découvert *Place Publique* lors de ses entretiens d'embauche dans l'antichambre du président de Rennes Métropole !

LE NUMÉRO 50 DE PLACE PUBLIQUE NANTES

Pour son 50^e numéro, publié en mars 2015, notre « grande sœur » *Place Publique Nantes* s'est offert une édition spéciale originale. Thierry Guidet et son équipe ont sollicité 50 témoins, acteurs et observateurs du territoire, pour leur demander de partager leur vision de la revue, en toute subjectivité. L'occasion de mesurer la légi-



du groupe Kermarrec Promotion, prend tout son sens (voir *Place Publique* #29). Tout en reflets côté rue Jean-Macé, à deux pas de la faculté de droit et du Boulevard de Sévigné, cet immeuble de standing à la façade de verre et d'inox et aux formes supérieures arrondies a été conçu par l'architecte rennais Jean-Pierre Renault. Il s'inscrit avec élégance dans ce quartier emblématique, dominé par la fameuse Barre Saint-Just de l'architecte Maillols. La preuve qu'il est encore possible d'innover dans les formes urbaines. Moins ostentatoire que l'imposant Cap Mail de Jean Nouvel (Groupe Giboire), cet immeuble de 25 appartements, qui sera livré en 2017, devrait lui aussi marquer de son empreinte l'architecture contemporaine rennaise.

ANIMAGE 3D

« Cara devrait marquer de son empreinte l'architecture contemporaine rennaise. »

timité de cette publication singulière, qui en bientôt 8 ans, apparaît comme un acteur incontournable et irremplaçable du débat public sur les questions urbaines concernant les agglomérations nantaise et nazairienne. Souvent présentée comme une encyclopédie de proximité, *Place Publique Nantes* a fait ses calculs : selon le minutieux décompte réalisé par l'historien Alain Croix, les 8 000 pages publiées depuis le premier numéro ont traité pas moins de 674 sujets répartis en autant mots-clés dûment répertoriés, et la revue a évoqué le travail de 1 288 artistes, architectes, musiciens et autres créateurs en lien avec ce territoire. Comme le rappelle avec enthousiasme l'ancien maire de Nantes Jean-Marc Ayrault, qui le premier a cru au projet de

Place Publique, cette revue est « indispensable » ! Nous espérons que nos lecteurs, de plus en plus nombreux au fil des numéros, partageront cette conviction à l'égard de l'édition Rennes/Saint-Malo !

■ PYRAMIDE D'ARGENT POUR L'IMMEUBLE CARA

Chaque année, le concours des Pyramides, organisé par la Fédération des promoteurs immobiliers (FPI), récompense des projets immobiliers innovants, dans plusieurs catégories. Le concours se décline d'abord au niveau régional avec l'attribution de Pyramides d'argent, dont les lauréats sont seuls habilités à disputer le concours national, les fameuses Pyramides d'or. Membre du jury depuis plusieurs années en tant que journaliste, j'ai pu mesurer au cours des précédentes éditions combien la crise économique et l'inflation des normes réglementaires avaient conduit à une forme de standardisation des productions, pour ne pas dire d'appauvrissement. Dans le contexte actuel, l'attribution de la Pyramide d'Argent Bretagne au projet Cara,

■ PETITE POUCKETTE OU LA DICTÉE DOULOUREUSE

Curieuse et enrichissante expérience que celle à laquelle m'a conviée le lycée rennais Jeanne d'Arc fin mars. Dans le cadre d'un concours d'orthographe organisé pour ses étudiants de BTS – la Dictée d'or –, j'ai été chargé, avec quelques autres professionnels, de lire un texte extrait du livre *Petite Poucette*, de Michel Serres. Le thème en est connu : le philosophe analyse les comportements de la fameuse génération Y, qui envoie des SMS à toute allure tapés avec deux pouces (d'où le titre), mais qui peine à écrire à la main et entretient une relation distendue avec l'orthographe. Et la dictée a donné lieu à un spectaculaire mise en abyme. Une véritable épreuve, au sens propre, pour beaucoup de ces étudiants complètement représentatifs du propos de l'auteur : la plupart en effet avaient perdu l'habitude de manier le stylo sur une aussi longue période. Crampes, soupirs et souffrances étaient donc au rendez-vous. Une ponctuation plutôt inattendue pour une dictée ! ■

SIGNES DES TEMPS | CRITIQUES

À LIRE

- | | |
|-----|--|
| 120 | Une nuit éternelle
David Khara |
| 121 | Le totalitarisme. Un concept et ses usages
Jean Baudouin et Bernard Bruneteau (dir.) |
| | Eagle à jamais
Hugo Buan |
| 122 | Outrage
Yves Tanguy |
| | Au bout de la route
Jacques Josse |
| 123 | Requiem pour le foot
Hervé Martin |
| | Le labyrinthe du Singe
Alain Roussel |
| 124 | Rachel, Lanester 76
Stéphane Grangier |
| | L'été de l'exode
Gérard Prémel |
| | La douceur du sang
Jean-Claude Tardif |
| 125 | Qu'est-ce qu'un intellectuel ?
Pascal Rougé |
| | La tache de vin
Didier Lahais |
| 126 | La chaise numéro 14
Fabienne Juhel |
| | Direct live
Alain Jégou |

À ÉCOUTER

- | | |
|-----|----------------|
| 127 | Success |
|-----|----------------|

ROMAN

David Khara au risque du vampire



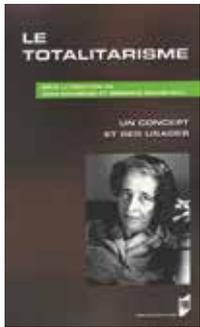
Au faîte de la reconnaissance, il a ôté le « S. » coincé entre David et Khara. Voici donc David Khara. Dans son dernier livre, *Une nuit éternelle*, l'auteur rennais enjambe la fameuse trilogie des « Projets » auxquels il doit son succès pour revenir à l'esprit de son

premier roman connu, *Les Vestiges de l'aube*. C'est assez risqué car, au passage, il renonce à un certain réalisme noir ancré dans une certaine vraisemblance pour piquer une tête dans l'océan vapoureux où se débat un vampire venu du fond des âges et des tréfonds de l'imaginaire. Il faut reconnaître que le pouvoir d'adhésion à ce genre de chimère est égal à zéro pour qui cultive un rationalisme même modéré, ce qui est notre cas. Même parabolique ou métaphorique, même malheureux et victime du mauvais sort, son vampire, avouons-le, nous laisse de marbre. Plus ange que démon puisque, merci David, il ne fait que deux crises d'appétit hémophile, ce Monsieur, vieux de quelques siècles mais toujours bien de sa personne, hante discrètement le New York contemporain et son tintamarre, aidant dans sa tâche un flic en pleine résilience devenu son ami. Mais le vampire est poursuivi par une société secrète, elle aussi multiséculaire, dont les membres aux abois attendent de lui, en vertu d'une ancienne trahison, une délivrance éternelle selon un rituel sorti des grimoires.

Ainsi soit-il. Reste que la machine Khara est bien huilée même si le récit aurait gagné à être amaigri. L'auteur connaît parfaitement les codes de l'imaginaire et les rites de la narration. Le télescopage des époques et des lieux est son affaire. Les personnages suscitent la sympathie. Et par-dessus tout, réjouissons-nous, la bonté finit par avoir raison du mal. **GEORGES GUITTON**

David Khara, *Une Nuit éternelle*, Fleuve noir, 312 pages, 18,90 €.

Le totalitarisme, une notion controversée



Le totalitarisme est une notion commune. « Le totalitarisme : être contre », aurait pu persifler le Flaubert du *Dictionnaire des idées reçues* s'il avait vécu au siècle suivant. Issu de la gauche antifasciste des années trente et

s'appliquant alors au nazisme, le mot fit ensuite les beaux jours de la guerre froide en désignant, en plus, le communisme, en tout premier lieu sa version stalinienne. Il y a une sorte d'évidence à mettre dans le même sac les deux régimes politiques « innovants » du 20^e siècle caractérisés par la dictature, le pouvoir personnel, l'État tout puissant, la terreur, etc.

Cette évidence qui permet à nos démocraties occidentales et libérales de désigner l'ennemi est légèrement trompeuse. Elle a le tort de souligner et bien souvent de ne retenir dans le nazisme et le communisme que leurs points communs en oubliant les spécificités, donc les différences. Par exemple, le système de Moscou revendique l'égalitarisme, celui de Berlin une hiérarchie discriminante et raciste. Par exemple, il est douteux en dépit de leur horreur commune, de mettre sur le même plan la Shoah et le Goulag, la première étant marquée par une absolue singularité. Enfin l'idée de totalitarisme tentée par une définition monolithique a tendance à méconnaître la complexité de chacun des deux systèmes, leurs conflits et déchirements internes.

C'est pourquoi à partir des années soixante, alors que le totalitarisme faisait florès dans l'opinion en tant que repoussoir salutaire, la science politique le repoussait, elle, comme

concept non pertinent. À côté, les historiens se déchiraient et se déchirent toujours à son sujet. Un colloque organisé à la faculté de droit et de science politique de Rennes 1 en mars 2012 a tenté de débrouiller l'écheveau du mot-valise sur le thème « Regards croisés et controversés sur le totalitarisme », colloque devenu aujourd'hui un livre intitulé « Le totalitarisme. Un concept et ses usages », sous la direction des politistes de Rennes 1 Jean Baudouin et de Bernard Bruneteau. Au fil de la lecture de la dizaine de communications qu'il contient, on ressent chez les auteurs juristes, politistes, historiens, sociologues comme une approche indulgente, disons peut-être un retour en grâce de ce « totalitarisme » trop

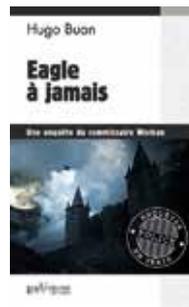
brutalement excommunié par la science. Il ne faudrait pas, suggèrent les auteurs, que le souci de différencier les deux dictatures pour en déchiffrer la nature avec le maximum de rigueur empêche une prospection nécessaire de ce noyau humain qui rend possible au même moment l'existence de deux régimes assis sur la violence du pouvoir. Beaucoup reste à chercher dans ce domaine. Le « totalitarisme » demeure un bon « outil opératoire », à condition de ne pas le fixer dans le marbre mais d'en user comme d'une notion « ouverte et révisable ».

G.G.

Jean Baudouin et Bernard Bruneteau (dir.), *Le totalitarisme. Un concept et ses usages*, Presses universitaires de Rennes, 212 pages, 18 €.

POLAR

Buan entre golf et château



Hugo Buan, dont nous avons publié un texte dans *Place Publique* (#33, janvier-février 2015) est un facétieux qui ne craint pas le délire. En atteste son nouveau roman noir *Eagle à jamais*. Précisons que l'eagle

en matière de golf désigne un trou joué en deux coups de moins que prévu. Ce coup de maître est celui que réalise un garagiste de Saint-Malo lors d'un tournoi près de Combourg. Mais voilà qu'en récupérant la balle, il découvre, ô horreur ! un doigt coupé gisant au fond du trou, qu'il se garde bien d'exhiber de peur que cela déclenche la venue des gendarmes et ne

le prive de la coupe qu'il espère remporter. C'est le début d'une belle collection de doigts semés dans le coin, notamment près du château de Brouandal où s'est installée depuis peu une secte d'écologistes fascistes. Comme dans les livres précédents, l'ébouriffant commissaire Workan sort de son commissariat de Rennes quand il apprend qu'un journaliste d'investigation parisien enquêtant sur les gens du château a disparu. Est-il le propriétaire des doigts ?

On sourit beaucoup dans ce livre où Buan et son Workan jouent les San Antonio de Bretagne. Au fil des titres, on a fini par s'attacher à ce style plaisant, aux calembours vaseux et aux « hénaurmités » du scénario. Le suspens est habile. La bonne humeur ne nous quitte pas.

G.G.

Hugo Buan, *Eagle à jamais*, Paléon éditions, 286 pages, 9 €.

POLAR

Pandémie de rage sur la ville

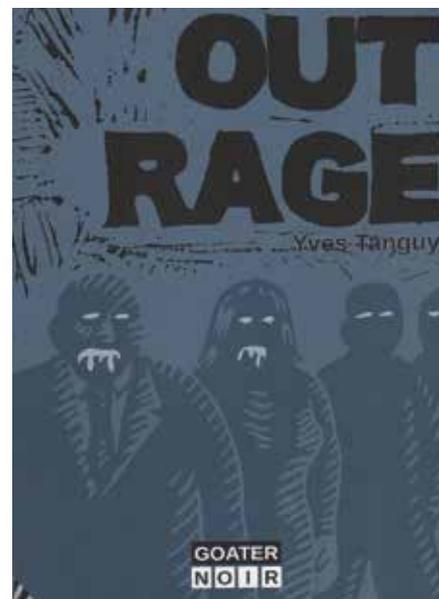
Un « thriller pandémique », l'expression de l'éditeur est bien trouvée pour caractériser le dernier livre policier du Bettonnais Yves Tanguy. Deux histoires s'y croisent et s'entremêlent. Un petit gars futé en fin de CM2 est vraiment amoureux d'une gamine qui hélas se trouve dans le coma après une chute. Le gosse veut à tout prix la sauver en lui chuchotant des histoires. L'autre histoire est terrible : une variété de rage inconnue s'abat sur la ville. De paisibles humains sont transformés en fauves. Dès lors qu'ils sont mordus il leur faut mordre à leur tour selon une chaîne infernale que seules les armes à feu peuvent stopper. La police n'a plus qu'à abattre les « innocents » citoyens contaminés, question de survie. À l'hôpital, les choses virent à l'apocalypse. On évacue tout le monde

mais le garçon entré clandestinement et sa petite comateuse sont coincés à l'intérieur du service pédiatrie. Le scénario fait froid dans le dos car on ne le sent pas si irréaliste qu'il en a l'air. On découvre derrière la ravageuse pandémie une intrigue économique-policrière. N'est-ce pas l'intérêt des pourvoyeurs de vaccins de susciter leur parade en engrangeant des revenus colossaux ?

Le médecin Tanguy déroule son histoire avec science et maîtrise. Aussi efficace dans la violence inouïe de l'éradication du mal que dans la merveilleuse candeur où flottent ses deux enfants. C'est le mariage réussi du film d'horreur et du conte de fées.

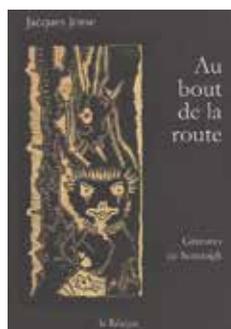
G.G.

Yves Tanguy, *Outrage*, éditions Goater-Noir, 258 pages, 18 €.



CHRONIQUE

Un requiem pour les tués de la route



« Il faut se méfier des petits pas fielleux de la mort et des approches tout aussi redoutables de la nuit ». Le poète Jacques Josse nous entraîne en prose sur les pas de la mort, celle que l'on dit

violente. Dans un texte très ajusté comme si la langue avait pour mission de canaliser l'effroi, il nous conduit vers quelques spécimens de trépas qui de toute évidence l'obsèdent. C'est la mort sur la route quand

elle affecte des artistes célèbres. Cette litanie a constitué un tenace décor de deuil pour toute une génération, celle de Jacques Josse (né en 1953). Chacun connaissait alors un proche écrasé dans la tôle des bagnoles. Au bout du compte le funèbre score des tués fut divisé par quatre, estompant enfin cette horrible menace.

Dans cet opuscule, la chronique accidentogène des célébrités débute à Nice en 1927 quand la belle Isadora Duncan succombe parce que son foulard s'est entortillé dans la roue d'une voiture de passage. Suivent le poète Jean Follain, fauché sur un trottoir de Paris (1971) et le réalisateur Théo Angelopoulos fauché lui aussi à Athènes (2012).

Suivent encore Roland Barthes, Pierre Curie, W.G. Sebald, James Dean, Jayne Mansfield, le cinéaste Murnau, le cycliste Casartelli... et surtout Simpson, dans les pentes du Ventoux. Tous tués sur la route. En déroulant cette mythologie noire sous les yeux d'une mort personnifiée qui semble se régaler de son œuvre, Josse exorcise le mal, conjure ce qui fait mal. Son court texte est accompagné de stèles magnifiques, les bois gravés d'un artiste nommé Scanreigh, comme une procession de visages sans fond.

G.G.

Jacques Josse, *Au bout de la route*, gravures de Jean-Marc Scanreigh, éditions Le Réalgar, 36 pages, 8 € (lerealgar@gmail.com, www.lerealgar-editions.fr)

ROMAN

Un réquisitoire contre le foot



Il y a un peu plus que du dépit amoureux dans ce petit livre d'Hervé Martin consacré au « dieu football ». L'auteur, historien médiéviste reconnu, fit longtemps les beaux jours de l'université de Haute-Bretagne, comme on disait alors. Mais avant cela, Hervé Martin était un « footeux », un vrai, joueur et supporter à la fois, un amateur en somme, au sens noble du terme. Amateur, il l'est encore, ce livre le prouve assez, même s'il jette un regard sans concession sur le devenir assez pathétique de cette passion de jeunesse. Le livre s'ouvre par une évocation de la carrière d'un gamin du Finistère, athlète de village, qui, de patronage en club local, finit par atterrir au Stade Rennais dont il devient, nous sommes dans les années 50, un des joueurs vedettes. Le récit de la geste de ce « Kervella » commencée en sabots sur la place de l'église permet à Hervé Martin de faire son métier d'historien, qui voit dans le foot de paroisse, tout en engagement et en générosité, le dernier avatar de l'antique soule. Même l'arrivée au Stade Rennais du héros relève, selon Hervé Martin, de l'ancien monde : en ce temps-là, en effet, les footeux du Finistère avaient les yeux rivés sur le Stade de la route de Lorient, dont on comprend dès lors que le nom est porteur d'une fonction ombilicale et symbolique liant la capitale régionale et tous les « Plou » du Breizh Bro. Dans un second volet le livre nous transporte cinquante ans plus tard. Le héros est un certain Kevin Sanchez que l'on suit de son club de poussin au niveau pro à travers un cursus dont on comprendra qu'il n'est pas très *honorum*, même s'il est méritant. Une fée – entendons une sorte d'agent aux allures de sergent recruteur – se penche sur son berceau et pousse le petit Kevin dans la

fabrique à champion : sport-étude, centre de formation, et, pour finir, équipe pro de Brest qui singe les grands clubs européens. Hervé Martin n'est pas tendre pour ce « foot business » qui a tué le foot de village, avec ses joueurs calculateurs et gyrovagues, ses prédateurs, ses supporters vaniteux, ses journalistes au mieux complaisants, ou ses recalés du foot pro. Chemin faisant, on appréciera aussi la fine analyse de la question de l'ancrage territorial du sport professionnel, avec ses joueurs locaux prétextes et ses stades customisés artificiellement aux couleurs locales...

On s'étonnera qu'une place plus grande ne soit pas faite au dopage, aux relations avec les élus ou aux enjeux migratoires, évoqués ici au travers d'une figure sympathique mais peut-être modérément réaliste, qui permet cependant à Hervé Martin de remarquer avec malice que l'arrivée de jeunes Africains permet un retour du foot village joyeux et

généreux au cœur du système. L'auteur de ces lignes osera-t-il aussi demander à son ancien maître s'il n'a pas tendance à idéaliser l'ancien monde des années 50 ? Après tout, les dirigeants du Stade Rennais qu'il met en scène n'ont-ils pas transféré pour des raisons financières son cher Kervella dans un autre club, prélude au précoce déclin de l'ancienne étoile du Léon ? Mais ne boudons pas notre plaisir et ce requiem qui est en fait, on l'aura compris, un réquisitoire, réconciliera tous ceux qui détestent ce sport devenu ennuyeux, comme ceux qui ont adoré user leurs pompes de gosses sur les bitumes des cours d'école, et ne se doutaient pas qu'en collectionnant des images Panini, ils étaient pris dans les rets d'un système qui mérite effectivement d'être sinon dénoncé, du moins fortement critiqué. **GAUTHIER AUBERT**
Hervé Martin, *Requiem pour le foot*, édition Éditivre, 150 pages, 14,50 €.

ROMAN

Un « Labyrinthe » où l'on se perd



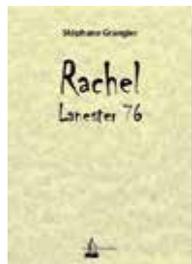
Il est des livres dont la qualité d'écriture décourage la lecture. Ce sont des robinets à mots où rien ne se fixe, où ce qui est dit est vite oublié, où l'on regrette de s'être laissé prendre pour pas grand-chose. C'est le cas, du *Labyrinthe du Singe* d'Alain Roussel, auteur de nombreux recueils de poèmes, vivant à Rennes. Ce livre-ci est un récit romanesque fantastique et un brin loufoque. On y voit des compagnons de café embarqués dans une

histoire imaginaire avec un perroquet, de drôles de héros et un tas d'ingrédients issus de l'enfance et du stock de bobards qui enchante nos rêves. On s'ennuie ferme dans un scénario qui s'efforce à la fantaisie et à l'humour mais où les personnages se réduisent à des êtres de papier peu crédibles et donc impossibles à suivre. On devrait se méfier des romans de poète. Et d'un livre où l'on annonce que « l'auteur s'abandonne totalement à son plaisir d'écrire ». C'est bien là le problème. À trop prendre du plaisir, on oublie d'en donner. **G.G.**

Alain Roussel, *Le Labyrinthe du Singe*, Apogée, 164 pages, 17 €.

NOUVELLE

Souvenir de gosse à Lanester



Vivant à Rennes, Stéphane Grangier s'est fait connaître l'an passé avec un polar cocassement troussé, *Hollywood-Plomodiern*. Auparavant, il écrivit maints textes courts. Il retrouve cette veine du bref dans un opus très personnel, *Rachel, Lanester 76* où il remet ses pas dans le Morbihan de son enfance. Il vaque dans un décor de prostitution sordide, terrain vague adossé à la ville. Il triture dans sa poche un petit bout de plastique, morceau dérisoire d'un bracelet

à deux sous, qu'un jour, en ces lieux, une petite fille qui était son amie lui avait offert. Alors, il se remémore la gamine effrontée l'entraînant à pas de loup dans une grande demeure abandonnée, où lui, pauvre gamin, avait peur. Scène inoubliable suivie de l'annonce par la fillette qu'elle va quitter la ville. L'enfant ne l'a plus jamais revue. Le récit joue du contraste qu'on dirait absolu entre le sortilège tendre de la scène d'enfance et l'espèce de violence crue et désespérée de la scène de drague d'aujourd'hui. On nous permettra de préférer la première.

G.G.

Stéphane Grangier, *Rachel, Lanester 76*, édition La Gidouille, Yffiniac, 56 pages, 10 €.

NOUVELLES

Sombres histoires de famille



Unité de thème, les douze nouvelles brèves écrites par Jean-Claude Tardif sont reliées par un fil conducteur. Il s'agit toujours d'histoires de famille, le rapport enfants-parents, la mémoire et l'énigme qui en subsistent. Au fond, qu'y a-t-il d'autre comme idée en littérature ? Ici l'auteur cogne – et tue souvent – tout en maintenant une écriture suave. « Douceur du sang », comme il dit dans son titre. La violence émeut même et surtout quand elle est muette. On voudrait citer ces douze mini-scénarios bien troussés. Par exemple, cet

écrivain célèbre et respecté. On déverse des louanges quand il meurt. Un homme écoute l'hagiographie de ce héros qui est son père. Il a conservé deux nouvelles inédites de ce père violent avec son épouse, deux nouvelles datées de Berchtesgaden. C'est peut-être l'heure, pense le fils, de révéler le passé caché du père, de publier ces inédits...

Une parmi douze. Enfant victime, enfant vengeur, voire meurtrier... Il y a du micro-polar dans chacun des textes de Jean-Claude Tardif, avec quelque chose qui ressemble à un sanglot réprimé. Excellent dans l'art du bref, l'auteur est Rennais, vit en Normandie. On lui doit une trentaine de titres de prose et de poésie.

G.G.

Jean-Claude Tardif, *La douceur du sang*, édition Le vent se lève, collection Après la pluie, préface de Jean-Claude Bourlès, 80 pages, 13,50 €.

ROMAN

L'été 1940 vu par un enfant



L'exode de mai-juin 1940. Des millions de gens sur les routes, fuyant l'armée du Reich. Ce chambardement de la vie ordinaire, Gérard Prémel, écrivain, poète, sociologue vivant à

Rennes, le raconte après trois quarts de siècle. Il le restitue par le regard du petit garçon de huit ans qu'il était à l'époque. La focale est ici resserrée sur la sensation, les détails sensibles de l'enfance, en deçà des grondements de l'Histoire.

Donc ni un livre de souvenirs ou de témoignage, mais beaucoup mieux, disons une tentative pour retrouver par la magie des mots le temps vécu, ce temps perdu qui soudain prend chair devant nos yeux. La perception enfantine est faite d'imaginaire, soumise qu'elle est à l'ignorance, le non-dit, le contresens. Prémel nous introduit joliment dans la construction mentale du petit humain. Le garçon a quitté le minuscule appartement parisien avec sa mère (séparée de son père). Ils ont pris le train pour la Bretagne où se trouve quelque famille. Ils aboutissent à Lannion. Une vie bizarre. La maman n'est pas très sérieuse. Elle fréquente des soldats allemands. Les gens sont étranges. Les petits camarades aimants ou rétifs. L'enfant est un réceptacle d'inquiétude. Nous, lecteurs, sommes perpétuellement dans son émoi.

Le récit de Prémel refuse les grands effets. Il aligne des phrases simples et touchantes. Elles font « sentir » l'époque à défaut de la montrer. En ce sens, après tant de récits éculés sur cette période, *L'été de l'exode* est une charmante réussite.

G.G.

Gérard Prémel, *L'été de l'exode*, Diabase, 172 pages, 14,50 €.

ESSAI

Les intellectuels à la loupe



Partant du constat commun de l'« inertie » et du silence des intellectuels dans la société d'aujourd'hui, l'essayiste rennais Pascal Rougé décortique cette notion polymorphe d'intellectuel. Terme sanctifié, on le sait, par l'affaire Dreyfus. Avec une déploration qui ne date pas d'hier (que l'on songe à la *Trahison des Clercs* dénoncée par Julien Benda en 1927), Pascal Rougé essaie de comprendre pourquoi l'« âge d'or » des Sartre et des Camus semble révolu, achevé selon lui

avec la mort de Bourdieu (2002). Dans ce stimulant petit essai de 40 pages, il ne manque pas d'ironiser sur la décadence du genre liée à la « médiocratie envahissante et commerciale » marquée par « le degré zéro d'une réflexion "light" » et « le choix démagogique de débats préformatés ». Au-delà de la figure du penseur médiatique à quoi on réduit souvent « l'intello », l'auteur essaie d'y voir clair en analysant les différents types d'intellectuels dont il dénombre six figures : « généraliste », « réactionnaire », « spécifique », « universel »... Il s'attache plus particulièrement à celle de « l'intellectuel organique » cher à Gramsci, personnage jouant le rôle de « courroie de transmission » de l'institution, du pouvoir,

du système vers le peuple, ce qui reste toujours d'actualité.

Pour conclure, Pascal Rougé précise ce que devraient être les quatre fonctions de l'intellectuel aujourd'hui : fonction politique à savoir la prise de position contre le pouvoir de la minorité dominante, fonction critique à savoir la mise en question « des valeurs institutionnelles de l'ordre établi », fonction sociale à savoir le « devoir de réparer, par la parole et ses écrits, les torts et les dommages ainsi que l'ensemble des droits bafoués » ; fonction spéculative, c'est-à-dire la transmission « d'un savoir qui dépasse son individualité ».

G.G.

Pascal Rougé, *Qu'est-ce qu'un intellectuel ?* Éditions du Temps Qui Passe, 44 pages, 7 € - ed.letempsquipasse@yahoo.fr

ROMAN

Vin renversé, vie fracturée



Au restaurant, l'étudiante qui fait le service renverse du vin sur la chemise blanche de Jérôme, un cadre associatif de la ville. Stéphane, ami et collègue de Jérôme, n'apprécie pas la réaction méprisante de ce dernier. Obsédé par l'incident qui dessine une sorte de fracture sociale et humaine, Stéphane va découvrir que l'étudiante, fille d'un syndicaliste qui fut son copain d'enfance, sera licenciée brutalement à cause de cette maladresse. Didier Lahais parvient ici comme dans ses précédents livres à exprimer avec douceur la mélancolie

qui nous étreint face à une société sans égalité et trop souvent tueuse d'avenir. Mais ce n'est pas un roman décliniste, les uns et les autres, classes moyennes vivant entre travail et famille, trouvent l'énergie suffisante pour vivre la tête haute.

Ce nouveau roman est aussi une satire sociale et politique. L'association de Jérôme et Stéphane organise un « temps fort », une fête qui le 1er mai doit faire se rencontrer les gens d'un quartier traditionnel « boboisé » (on pense à Sainte-Thérèse) et ceux d'un quartier populaire plus récent (on pense au Blosne). Il s'agit de promouvoir « l'interpopulationnel » en suscitant le « participatif ». La Ville finance le projet. On rit sous cape devant la vanité boy scout et techno de ce genre de barnum « citoyen » non spontané,

qui aboutira d'ailleurs à un fiasco noyé sous la flotte.

Le projet accroît la fracture muette qui s'est installée entre les deux amis : à l'enthousiasme d'un Jérôme ambitieux fonçant tête baissée s'oppose la réserve de Stéphane qui ne croit plus à ce genre d'artifice et qui peu à peu s'évade, se replie, réfléchit et rêve, sensible au paysage urbain, à la charge d'humanité qu'il contient.

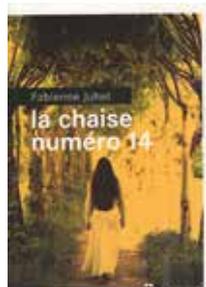
L'écriture de Didier Lahais démontre un fort pouvoir d'empathie mais ne tombe jamais dans la mièvrerie. Pour cet équilibre, pour la justesse de son évocation de la société, pour la chaleur silencieuse de ses personnages et pour son refus de la désespérance, son livre mérite tous les éloges.

G.G.

Didier Lahais, *La tache de vin*, La part commune, 144 pages, 14 €.

ROMAN

Connaissez-vous la chaise numéro 14 ?



Le thème « femme tondu à la Libération » est rebattu. La Costarmoricaine Fabienne Juhel en donne une vision neuve et originale dans son dernier roman. Son héroïne, Maria Salatin, est

une jeune fille de caractère qui, une fois son sort subi, redresse la tête, bien décidée à laver l'affront public perpétré à la porte de l'auberge de Saint-Brieuc où elle vit avec son père bien-aimé.

D'avoir vécu l'amour avec un soldat allemand n'autorise personne à lui infliger cette honte en ce mois d'août 1944. Sur-

tout pas ce garçon excité qu'elle avait jadis éconduit et qui dirige aujourd'hui ce commando de justiciers.

La « vengeance » de Maria sera pacifique et ferme. Dans les semaines qui suivent, elle s'en va à travers la ville retrouver six personnes qui ont assisté à son supplice : un soldat américain, le coiffeur, le « Résistant » vindicatif... Revêtue de la robe de mariée de sa défunte mère et munie de la chaise de bistrot sur laquelle elle a subi l'infamie, elle suit ce chemin de croix à l'envers, se plantant devant ces gens dans l'attente qu'ils lui demandent pardon. La chaise « numéro 14 », on l'apprend, est un modèle très courant chez nous, inventé par un Allemand au 19^e siècle et constitué par l'assemblage de 14 pièces de bois. Le récit

est aérien, presque poétique. Dénué des lourdeurs du drame attendues. Diffusant une beauté à la fois angélique et « féministe », à l'image de son héroïne, légère et entêtée. À l'intérieur de cette histoire forte, Fabienne Juhel nous ménage une belle rencontre : celle de Louis Guilloux. L'écrivain de Saint-Brieuc était ces jours-là traducteur au service de l'armée américaine lors du règlement judiciaire des méfaits commis par certains GI's. L'auteure livre un portrait chaleureux de l'homme à la pipe, un merveilleux Louis Guilloux, intercesseur bienveillant et sûr, ange protecteur d'une Maria en quête de pureté réparatrice.

G.G.

Fabienne Juhel, *La Chaise numéro 14*, éditions du Rouergue, 280 pages, 21 €.

CHRONIQUES

Des purs moments de rock'n'roll



Alain Jégou, marin et poète de Lorient aujourd'hui décédé, « traquait autant les poissons que les mots », plaisante la quatrième de couverture de son *Direct live*. Ce livre est à vrai dire un Ovni : 37 textes

courts (jamais plus de deux pages) écrits en prolongement de moments musicaux (disques ou concerts) de rock, pop, blues ou jazz des années soixante et soixante-dix. Them, Animals, Rolling Stones, Cream, Velvet Underground, Frank Zappa, Ten Years After, Credence Clearwater Revival, Iggy Pop, Patti Smith. Quelques Français

égarés, François Béranger, Claude Nougaro, Léo Ferré, les Chats Sauvages.

Ironiquement, ce recueil posthume démarre par... André Verchuren, un rappel des préhistoriques années cinquante, avec cet incipit : « Clapotis dans le cœur, fragrances et suints de peau, lointaines effusions, réminiscences d'instant, planquées profond ». On comprend vite qu'il ne s'agit pas ici de critique musicale ni d'exercices descriptifs mais de textes en eux-mêmes musicaux qui tendent à redoubler sur le papier la fabuleuse rythmique du rock'n'roll. Ce sont des sortes de poèmes en prose d'une sombre beauté qui veulent épouser la musique sans médiation, un peu à la manière de l'écriture jazz d'un Jack Kerouac.

On voudrait tout citer : ce « Blowin' In The Wind » de Dylan, écouté dans le pensionnat de Redon et aux vers entrecoupés de clameurs comme celle-ci : « Combien de chemins de croix et de messes à se farcir, de Pâques et d'Ascensions, de sales jours pénitents à jeûner sans faillir avant de se jeter dans la Vilaine sacrée, juste pour se venger, punir ceux qui l'ont offensé ? » Et le « Sometry to love » de Jefferson Airplane : « Le futur dessoudé d'avoir sniffé quelques belles fulgurances dans le silence silex des escarres de détresse ». Sensations juxtaposées, musique inspiratrice, les pièces de *Direct live* sont des coups de poing. Directs.

GEORGES GUITTON

Alain Jégou, *Direct live*, éditions Apogée, 104 pages, 15 €.

PAR PHILIPPE RICHARD

ÉLECTRO-ROCK

Success

Le groupe électro-rock rennais n'a pas encore rencontré le succès qui lui semblait promis. Un deuxième album relance les dés.

Les membres

Yann alias Mr Eleganz : chant

Youl Richer : guitare, basse

Jo Hell : percussions

DJ Goodfeeling : machines, batterie

Les origines

Yann et Youl jouaient dans le groupe malouin Fraggie Rock au milieu des années 1990. Yann a achevé ses études d'histoire et est devenu libraire pendant une dizaine d'années. Youl est resté dans le milieu musical, jouant notamment dans les groupes rennais Strup X et Percubaba. Le nom un rien provocateur du groupe est issu d'une chanson de l'Américain Iggy Pop (*Success*, sur l'album *Lust for Life*). Yann alias Mr Eleganz assure avoir eu la révélation après s'être retrouvé sur scène avec le légendaire performer, aux Vieilles Charries de 2005, tout comme d'autres membres du public. Son personnage de Mr Eleganz s'inspire des grands extravertis du rock, jouant un personnage plus ou moins fictif sur scène comme Iggy Pop, David Bowie, Marilyn Manson voire Freddie Mercury.

Les débuts

2007. Le groupe fraîchement formé est repéré grâce au titre *Girl from New Orleans*, succès sur Internet, particulièrement auprès de la scène électro de Manchester. Après avoir tourné toute l'année 2008 en première partie de divers groupes, Success est l'une des révélations des Trans Musicales 2008. Le projet apparaît totalement maîtrisé, la musique électro-rock très efficace, et, surtout, le personnage de Mr Eleganz, rockstar et busi-



GABRIELE FERRARI

nessman aussi égocentrique que détestable (mais drôle), est une réussite. Un vrai show. Suite à cette prestation, le groupe signe sur le label Platinum et apparaît en 2009 dans de nombreux festivals. Le groupe sort deux mini-album sur Platinum, mais doit cependant sortir son premier album en indépendant.

Les points forts

Le concert reste la vraie force de Success, qui en revendique 1 200 dans 25 pays. Dont une tournée au Vietnam et au Laos (2012) et des concerts en Inde (2013). Le moment où Mr Eleganz, explosant de vanité ou de rage, déchire son costume, est un moment toujours aussi frappant. Petit bémol : ce personnage pourrait être un vecteur de critique sociale plus affûté. Mais s'il était moins caricatural, serait-il aussi bon sur scène ?

Le nouvel album

La musique de Success mélangeait électro, hard rock tendance AC/DC et disco : du gros son qui se dansait, mais teinté d'un peu d'ironie. *Love and Hate* durcit l'ambiance, avec une tonalité plus sombre, pour explorer les tourments de l'âme et de l'amour. Les morceaux sont inspirés par deux courants de la scène des années 1990 : ceux à tonalité la plus électronique rappellent l'électro rock alors cultivée en Belgique, ceux à la griffe plus rock renvoient au grunge, cet hybride de punk et de metal devenu un genre populaire au début des années 90. Le premier single, *Crazy*, appartient à cette seconde catégorie.

EP *Hard To come Back* (Platinum, 2009) - EP *The Secret* (Platinum, 2010) - Album *Social Network Junkies* (Sakifo, 2012) - Album *Love & Hate* (Hyp/PIAS, sortie 4 mai 2015).